

versants

REVUE SUISSE DES LITTÉRATURES ROMANES

Revue publiée sous les auspices du Collegium Romanicum
(Association des romanistes suisses)
avec le concours de l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales

NUMÉRO 63:1 (FASCICULE FRANÇAIS)
2016

À QUOI BON L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE ?

Sous la direction d'Ursula Bähler et de Thomas Klinkert

SLATKINE
GENÈVE

Diffusion en France :
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR,
Paris



Soutenu par l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales
www.assh.ch

© 2016. Éditions Slatkine, Genève.

www.slatkine.com

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN 978-2-05-102789-2 ISBN 978-2-05-102792-2

ISSN 0256-9645

Avant-propos

L'été passé, nous avons envoyé une lettre à des confrères suisses et étrangers dont voici la teneur :

Vous enseignez, tout comme nous, ou vous avez enseigné jusqu'il y a quelques années, la littérature française moderne (XVI^e-XXI^e s.) dans une université en Europe ou ailleurs dans le monde.

Étant donné la place de plus en plus précaire de nos études dans les *curricula* universitaires (dont l'une des dernières manifestations est la quasi suppression de l'enseignement de la littérature dans le cursus des futurs enseignants à l'université de Vienne¹), nous aimerions consacrer le prochain fascicule français de *Versants*, la revue suisse des littératures romanes, à la situation actuelle de l'enseignement de la littérature française à l'université telle qu'elle est perçue par vous : vous qui avez choisi cette profession – dans le double sens du mot, sans aucun doute. Notre vœu est de présenter un panorama aussi large et aussi varié que possible de ce que peut signifier ou de ce que signifie réellement, aujourd'hui, l'enseignement de la littérature (française) au niveau universitaire. Idéalement, le public visé par ce numéro de *Versants* ne se restreint pas à la communauté scientifique *stricto sensu*, mais sera composé d'étudiants, d'enseignants du secondaire et aussi de décideurs dans les différents domaines de l'instruction publique.

La question qui sera au centre du fascicule n'est donc pas celle qui est débattue avec passion depuis quelques années : « À quoi bon la littérature ? »², mais plutôt « À quoi bon l'enseignement de la littérature ? ». Nous sommes bien conscients du fait que ces deux interrogations se recoupent jusqu'à un certain point ; cependant, il est tout aussi vrai que la deuxième appelle d'autres types de réflexions, liés aux réalités institutionnelles qui sont les nôtres.

C'est pour réaliser ce projet sommairement esquissé ici que nous nous permettons de solliciter votre collaboration. Seriez-vous prêt(e) à confier au public vos réflexions et vos idées sur la thématique décrite ? Les quelques questions

¹ Cf. <http://blog.romanischestudien.de/abschaffung-der-literatur/>.

² Citons, à titre d'exemple, la leçon inaugurale d'Antoine Compagnon au Collège de France, *La littérature pour quoi faire ?* (2006), le texte-manifeste d'Ottmar Ette, « *Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft* » (« Lendemanns », 2007), qui a eu une répercussion considérable en Allemagne, ou, encore, les réflexions d'Yves Citton dans *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* (2007). Par ailleurs, la question de la fonction de la littérature a également été posée avec acuité par des philosophes de provenances théoriques très diverses : Paul Ricœur, Richard Rorty, Martha Nussbaum, autant de penseurs qui, à partir de leurs perspectives respectives, herméneutique, pragmatique et néo-aristotélicienne, ont réfléchi au pouvoir de la littérature. Nous nous permettons de renvoyer également au colloque international organisé par Peter Fröhlicher et Ursula Bähler à l'Université de Zurich, du 23 au 25 octobre 2014, sous le titre « À quoi bon la littérature ? Perspectives historiques et enjeux contemporains », à paraître chez Garnier.

formulées ci-dessous pourraient guider votre développement. La liste n'est pas exhaustive et vous avez toute liberté de l'enrichir, de la modifier, voire de la remettre en question.

- Quels sont pour vous les enjeux majeurs de votre enseignement? Question connexe: Qu'essayez-vous de transmettre à vos étudiants à travers l'enseignement de la littérature (française)?
- Quel est le statut des théories littéraires dans votre enseignement? Avez-vous une approche privilégiée? Pouvez-vous nous décrire votre parcours dans ce domaine?
- Comment analysez-vous la situation actuelle dans le domaine des lettres dans votre université? Quels sont d'après vous les effets du système de Bologne sur l'enseignement de la littérature (française)?
- Quels sont les changements dans votre public (chez vos étudiants) que vous avez remarqués au fil du temps?
- Êtes-vous optimiste ou pessimiste quant au statut de l'enseignement de la littérature (française) à l'université? Pourquoi?

Vous serez tout à fait libre dans le style que vous choisirez pour débattre des questions soulevées: style personnel, scientifique, sources à l'appui ou non, textes courts ou textes longs – la variété des contributions sera une partie constitutive du projet. [...]

Notre invitation a rencontré un terrain fertile et nous sommes très heureux d'offrir ici au public les textes qui nous sont parvenus de collègues de Suisse, de France, d'Allemagne, d'Autriche et des États-Unis. Les auteurs ont profité largement des libertés que nous leur avons accordées et l'ensemble des contributions forme un bouquet dont la variété, la richesse, la complexité et la précision, tant dans le fond que dans l'expression, correspondent aux grandes qualités de la littérature elle-même.

La situation de nos disciplines, d'ailleurs, ne s'améliore guère; ainsi, le canton de Bâle-Campagne discute actuellement la réduction du cofinancement de l'Université de Bâle, non pas, bien sûr, pour toutes les disciplines, mais pour celles, exclusivement, des sciences dites... humaines. Le fait est que de larges pans de notre société semblent de plus en plus convaincus que tout ce qui ne se mesure pas est un luxe, que tout ce qui ne sert pas à des fins pragmatiques immédiates est superflu. Ce type de raisonnement s'est installé dans les universités elles-mêmes, ce dont témoigne, entre autres, la pratique qui consiste à supprimer des chaires de sciences humaines après le départ à la retraite de leurs titulaires, avec, comme seul argument à l'appui: des chiffres (nombre d'étudiants, montant des fonds de tiers acquis, etc.)

Serons-nous bientôt les derniers des Mohicans? Cette association n'est peut-être pas aussi aléatoire qu'elle le paraît à première vue. Au contraire, l'idée de constituer des réserves pour les quelques chercheurs en sciences humaines qu'on voudra bien tolérer encore par un sentiment paternaliste par ailleurs tout à fait honnête, semble de moins en moins relever du seul imaginaire orwellien.

Il suffit, cependant, de regarder autour de nous pour comprendre que quelques-uns des problèmes majeurs auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui relèvent à n'en pas douter du domaine culturel. L'immigration, pour ne prendre que cet exemple, particulièrement brûlant, est certes un phénomène qui comporte des aspects économiques, sociaux, médicaux, urbanistiques, etc. ; mais, en premier lieu, il s'agit d'un phénomène culturel, dans la mesure où les immigrés entrent en contact avec les codes culturels, souvent implicites, de leur société d'accueil, et vice-versa. De façon générale, l'on peut dire que toutes les interactions sociales ont à être considérées comme l'expression d'un habitus façonné par des facteurs culturels. Lorsqu'il s'agit de comprendre et de résoudre les problèmes d'une société, ce qu'il faut, ce sont donc des experts en sciences humaines, des penseurs qui connaissent à fond l'histoire, l'histoire géographique et politique, certes, mais aussi l'histoire des religions et des philosophies, celle des arts visuels et musicaux, et celle des littératures, bref l'histoire des différentes cultures. Envisage-t-on une humanité sans mémoire culturelle? Autant envisager sa fin. Ce n'est pas uniquement par rapport à leurs objets d'études que les sciences dont il est question ici sont dites humaines. Il y va de l'homme, il y va de l'humanité.

La littérature, et il semble malheureusement nécessaire de nos jours de répéter de telles évidences, relève de la culture. Elle en est une partie importante, et elle en est, n'en déplaise à certains représentants des *cultural studies*, une partie autonome. L'étude de la littérature donne à sa façon accès à la mémoire culturelle, cette mémoire, justement, qui nous permet de vivre dans un monde à la fois ancré dans le passé et ouvert vers le futur, dans un monde, donc, qui n'est pas réduit à l'immédiateté permanente favorisée par la logique néo-libérale et la technologie de l'information. Déploire-t-on le déracinement identitaire de l'homme « post-postmoderne »? Eh bien, donnons-lui la chance, sinon de se ré-ancrer, du moins de mieux comprendre ses propres désarrois identitaires. La littérature y contribuera à sa façon.

L'homme a soif de sens. Les valeurs néo-libérales ne suffisent pas, de toute évidence, à le désaltérer, à lui assurer la base d'une identité qui soit vécue comme une forme d'épanouissement des facultés humaines qui sont les siennes. Les religions peuvent combler ce manque, d'où le renouveau des fondamentalismes dans certaines tranches de la population. Mais la culture, et en particulier la littérature, peut également aider l'homme à se former une identité, sur le plan individuel comme sur le plan collectif. L'anthropologie, la philosophie, la psychiatrie et la psychologie, mais aussi les neurosciences auxquelles on croit tant aujourd'hui ne cessent de mettre en valeur le pouvoir identitaire des narrations : l'homme est un « *homo narrans* » (Walter Fisher), « *a storytelling animal* » (Alasdair MacIntyre), qui structure le monde et sa vie à partir de ce qu'il sait raconter aux autres et à lui-même, des autres et de lui-même³. Avoir une identité, c'est pouvoir se raconter, c'était là aussi l'idée de base qui orientait les recherches de Paul Ricœur⁴. Or Roberto Simanowski vient de mettre en lumière à quel point l'immersion purement visuelle prônée par les *social media*, favorise le mutisme parmi les jeunes, avec toutes les conséquences que cela peut avoir sur leur sentiment d'identité dans un monde complexe qui demande à être compris à travers la langue, seul moyen d'installer la distance et, partant, de rendre possible toute forme de connaissance⁵.

Mais venons-en aux narrations littéraires et à la poésie, plus spécifiquement. Si la philosophie a depuis toujours pris en considération la littérature comme source d'inspiration, elle a également développé des modèles de la connaissance à partir de la littérature. Que l'on pense aux travaux d'obédience néo-aristotélicienne de Martha Nussbaum, qui a élaboré toute une liste de critères propres à la littérature et dont les philosophes et économistes sont invités à tenir compte dans l'élaboration de leurs propres discours et concepts : la complexité irréductible des

³ Cf., à titre d'exemple, Karl Eibl, *Animal Poeta. Bausteine der biologischen Kultur- und Literaturtheorie*, Paderborn, Mentis, 2004 ; Michèle Petit, *L'art de lire, ou comment résister à l'adversité*, Paris, Belin, 2007, et Werner Siefer, *Der Erzählinstinkt – Warum das Gehirn in Geschichten denkt*, München, Hanser, 2015. Notons également que si la psychiatrie et la psychologie travaillent depuis longtemps sur et avec l'idée de l'identité narrative, on a récemment éprouvé, plus spécifiquement, les effets de la « bibliothérapie » dans l'auto-guérison de malades dépressifs (cf., par exemple, Robert Gregory et al., « Cognitive bibliotherapy for depression : a meta-analysis », *Professional Psychology*, 35.3, 2004).

⁴ Cf. notamment Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990 et *id.*, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 1995.

⁵ Roberto Simanowski, *Facebook-Gesellschaft*, Berlin, Matthes & Seitz, 2016.

phénomènes représentés ; la richesse lexicale et sémantique du vocabulaire ; l'incommensurabilité des objets de valeurs ; l'importance des perceptions ; la priorité du particulier sur le général ; la valeur morale des émotions ; la pertinence éthique des événements incontrôlés (la « vulnérabilité de l'homme ») ; le rôle de l'imagination⁶. À l'autre bout du spectre philosophique, pour prendre un deuxième exemple, Richard Rorty, représentant phare de la philosophie pragmatique, a mis l'accent sur le rôle de la littérature dans le développement des démocraties occidentales vers une société plus consciente de ses propres faiblesses :

It may seem strange to attribute this sort of willingness [i.e. la volonté d'améliorer la société] to the recent West – a culture often said, with excellent reason, to be racist, sexist, and imperialist. But it is of course also a culture which is very *worried* about being racist, sexist, and imperialist, as well as about being Eurocentric, parochial, and intellectually intolerant. It is a culture which has become very conscious of its capacity for murderous intolerance and thereby perhaps more wary of intolerance, more sensitive to the desirability of diversity, than any other of which we have record. I have been suggesting that we Westerners owe this consciousness and this sensitivity [...] to our novelists⁷.

C'est que la littérature – narrative, en l'occurrence, faut-il préciser – aide, selon Rorty, à s'ouvrir aux autres et à devenir ainsi plus sensible, plus susceptible de partager les souffrances d'autrui, plus apte, aussi, à repenser les dogmes – ce que le philosophe appelle « *cants* » – de notre société.

Les chercheurs et enseignants de littérature, sans négliger les résultats et les inspirations qui leur viennent de disciplines plus ou moins voisines, ont cependant un autre rôle, qui leur est propre. Ils ont, pour le dire de manière certes pathétique mais non moins vraie, *charge de la parole écrite* : dans son déploiement externe, à travers le temps, et dans son déploiement interne, dans ce qu'elle a à chaque fois d'unique, de singulier ; dans sa précision d'expression et de contenu, de contenu parce que d'expression ; dans le soin de la forme qui seule crée du sens ; dans sa complexité irréductible ; dans la durée qu'elle exige, ce temps nécessaire à son appréhension, « *mitten in einem Zeitalter der 'Arbeit', will sagen : der Hast, der*

⁶ Cf. notamment Martha Nussbaum, *La connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, Paris, CERF, 2010.

⁷ Richard Rorty, « Heidegger, Kundera, and Dickens », *Essays on Heidegger and others. Philosophical papers*, Cambridge, University Press, 1991, p. 81.

unanständigen und schwitzenden Eilfertigkeit, das mit allem gleich ‘fertig werden’ will », comme le formula Nietzsche dès 1886⁸ ; dans sa transmission, finalement, aux jeunes appelés à prendre le relais.

C’est de ces aspects et de bien d’autres encore qu’il sera question dans les contributions qu’on va lire ici et dont un bon nombre dresse en même temps un portrait nuancé des effets du système de Bologne sur les études littéraires. Contre les usages académiques nous n’en donnerons pas d’*abstracts*. Résumer ces textes en quelques idées clefs serait aller à l’encontre de ce que nous voudrions, à savoir favoriser la création d’un espace d’attention⁹, de concentration et de véritable échange d’idées. Mais il faut *vouloir* nous lire.

Au moment de clore cet avant-propos, nous tenons à remercier tous les auteurs de nous avoir généreusement offert leurs textes, auxquels ils ont confié des souvenirs et des expériences dans bien des cas très personnels.

Nos remerciements vont également à Rhea Iten, à Lee Barasch, à Clara Schwarze et à Mirjam Leuzinger pour leurs relectures attentives.

Ursula BÄHLER
Universität de Zurich

Thomas KLINKERT
Universität de Zurich

⁸ Friedrich Nietzsche, *Morgenröthe, Gedanken über die moralischen Vorurteile*, « Vorrede, 5 », *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe (KSA)*, 3, éd. G. Colli et M. Montinari, München, De Gruyter, 1999 [1980, 1988], pp. 614–615. « Au milieu d’un âge du ‘travail’ : je veux dire de la précipitation, de la hâte indécente qui s’échauffe et qui veut vite ‘en finir’ de toute chose » (trad. Henri Albert, *Œuvres complètes* de Frédéric Nietzsche, 7, Paris, Mercure de France, [https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_\(Nietzsche\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_(Nietzsche)) [01.05.2016]).

⁹ Cf. aussi Yves Citton, *Pour une écologie de l’attention*, Paris, Seuil, 2014.